

M. de Combaleu ruminait encore sur ce texte quand on se mit à table, et, pour achever d'éclaircir ses idées, il crut devoir profiter largement des pleins pouvoirs que sa cousine lui avait conférés sur les vins de sa cave. Il se montra, en conséquence, plus expansif qu'à l'ordinaire et il s'abandonna plus franchement à la grosse gaieté qui faisait le fonds de son naturel et qui avait tant de fois ébranlé les vitres des cabinets particuliers. Madame de Combaleu en frémit ; mais la contenance de sa nièce la rassura. Madame de La Pave, en effet, tout en ouvrant de grands yeux un peu étonnés, paraissait beaucoup goûter cette belle humeur rabelaisienne qui charmait probablement ses fines oreilles pour la première fois.

Après le dîner, on passa dans un élégant boudoir où le triomphant Gérard reçut successivement des mains de sa cousine un cigare et un bougeoir pour l'allumer, puis une tasse de café et un verre de liqueur. Pendant qu'elle lui rendait tous ces petits services, il s'inclinait jusque sur ses cheveux pour la remercier, la regardant dans les yeux d'un air mélancolique et lui murmurant de sa voix échauffée des compliments qui la faisaient sourire et rougir. Au bout de quelques minutes, les voyant en si bons termes, madame de Combaleu eut la discrétion d'aller prendre l'air dans le jardin.

Demeuré seul avec sa cousine, Gérard se laissa tomber sur un divan où elle venait de s'asseoir, et se penchant vers elle, l'œil noyé, les joues enflammées, il la regarda de nouveau fixement, puis, sans rien dire, il hocha la tête à plusieurs reprises, comme un homme qui ne trouve pas d'expressions assez fortes pour interpréter ses sentiments.

Afin de remédier à cette insuffisance du langage, il saisit les admirables mains de la jeune femme, et y appuya ses lèvres avec une ardeur extraordinaire.

— Il me semble, cousin, dit-elle en se dégageant doucement, que vous êtes bien gai ce soir, et que vous vous lancez un peu. . . . Est-ce parce que je vous ai reproché de n'être pas assez mauvais sujet ?

— Ma cousine, je vous avoue que je n'ai jamais eu si bonne envie de l'être qu'en ce moment-ci. . . . et comment vous en fâchez-vous ? . . . Voyons, vous m'avez bien un peu encouragé ? . . .

Et il lui prit de nouveau les mains.

— Oh ! vous avez bien compris, j'espère, dit la jeune femme, qui semblait fort troublée et qui l'était, — vous avez bien compris que je plaisantais !

— Quoi ! ma chère cousine, — ma belle et délicieuse Marianne. . . au point où nous en sommes, je n'aurais pas le droit de prendre un baiser sur ce front charmant ?

Elle hésita, — puis avança avec une timidité lente son front pâle, — et le lui offrit.

Ce premier succès l'enhardit malheureusement un peu trop ; il voulut pousser ses avantages, et ses lèvres cherchèrent avec une sorte de violence un baiser moins platonique.

Moitié fâchée, moitié riante, elle le repoussait en murmurant quelques mots indécis :

— Voyons, mon ami ! . . . Tenez-vous, je vous prie ! . . . sérieusement, tenez-vous !

Il se rappela malencontreusement en cet instant l'axiome qui veut que les femmes aiment ceux qui osent, — ou plutôt il ne se rappela probablement rien, et obéissant simplement à l'ivresse de son désir surexcité par le vin et par la lutte, il saisit d'une étreinte presque brutale la taille de la jeune femme. — Elle bondit : elle eut un cri d'indignation qui cette fois n'était pas un jeu ; car elle était sincèrement révoltée, n'ayant jamais été

traitée ainsi et n'ayant même jamais supposé que cela fût possible. — Mais il l'avait retenue ; l'épouvantant de ses mines de faune. . . .

— Ah ! mais, s'écria-t-elle, vous êtes un misérable ! — et lui échappant par un effort désespéré, elle courut à la cheminée, et tira violemment à plusieurs reprises le cordon de la sonnette.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et madame de Combaleu se présenta, suivie de deux domestiques. Elle aperçut avec stupeur sa nièce debout, les cheveux dénoués, le visage en feu, — et, dans un coin, son fils blême, muet, écrasé.

— Ma tante, dit la jeune femme, c'est à vous que je désire parler.

Les domestiques se retirèrent.

— Ma tante, reprit madame de La Pave, votre fils vient de se conduire avec moi comme avec la dernière des servantes et des filles. . . . Jamais un homme capable de pareilles indignités ne sera mon mari, jamais ! . . . Pas un mot, ma tante, . . . je vous jure que c'est inutile ! — Vous avez des préparatifs à faire. . . . Je vous en laisserai tout le temps, . . . mais, dès ce moment, le séjour en commun nous serait impossible. . . . Je vais m'installer pour deux jours à Alençon, chez mes cousines !

Ayant ainsi parlé, elle rajusta ses cheveux d'un coup de main, traversa le salon avec sa fierté tragique et sortit.

Trois quarts d'heure après, s'étant refusée à toute communication nouvelle avec sa tante, elle montait dans son landau attelé de deux postiers à grelots et partait pour Alençon.

A la suite de l'interrogatoire détaillé qu'elle fit subir à son fils, madame de Combaleu ne laissa pas de soupçonner que ce grand libertin innocent était tombé dans un piège tendu par une astuce supérieure, et que madame de La Pave avait prémédité de se faire manquer de respect par son fiancé, afin de se débarrasser d'un mariage qui avait cessé de lui plaire. La mère de Gérard n'eut pas beaucoup de peine à établir un rapport direct entre cette rupture improvisée et l'apparition récente du commandant de Frémuse, pour lequel elle avait toujours senti que sa nièce avait une forte inclination. Si quelque chose pouvait ajouter à l'horreur du coup qui frappait madame de Combaleu, c'était la pensée que cette catastrophe, qui ruinait toutes ses espérances, allait tourner vraisemblablement au profit de sa voisine et de sa rivale détestée, madame de Frémuse. Malgré tout, elle se garda scrupuleusement de laisser percer ses soupçons devant son fils, comprenant assez qu'une parole imprudente pouvait jeter ce jeune homme humilié et exaspéré au-devant d'un adversaire redoutable. — Il ne lui restait qu'à dévorer sa rage en silence ; elle fit à la hâte ses préparatifs de départ et quitta le château le lendemain soir.

IX

Il y avait environ huit jours que le commandant de Frémuse méditait sur les incidents de sa promenade avec madame de La Pave et commentait à part lui les moindres détails de leur entretien, un peu étonné de n'entendre plus parler de sa voisine, mécontent d'elle et mécontent de lui, quand des rumeurs étranges se répandirent un matin dans le voisinage : des scènes terribles avaient eu lieu entre madame de La Pave et son fiancé ; une incompatibilité d'humeur absolue s'était